

Hans Bergel

Un écrivain germanophone décrit sa Transylvanie natale

GÉRARD GRELLE

LA ROUMANIE d'aujourd'hui compte officiellement moins de cinquante mille germanophones pour une population totale de près de vingt-deux millions d'habitants. Un chiffre ridicule, lorsque l'on sait l'importance germanique dans cette région dès le Moyen-Age. Dès le XII^e siècle, des colons allemands, venus de la vallée rhénane ou du pays de Souabe, vinrent s'établir sur les marges de la Transylvanie pour la faire fructifier. Leur mission principale était alors de protéger l'Europe face aux tentatives d'invasions venues de l'Est.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle et jusque dans les années 20 de notre siècle, les « Saxons de Transylvanie » – c'est ainsi qu'il est coutume de les appeler – représentaient plus de dix pour cent de la population de la région ; aujourd'hui, les statistiques nous indiquent qu'ils ne sont plus que 0,7%. La plupart d'entre eux ont préféré, depuis la Première Guerre Mondiale, mais surtout à l'époque de l'emprise communiste sur le pays, l'émigration vers l'Allemagne où ils ont réussi à se créer une nouvelle existence. Parmi eux, on trouve nombre d'intellectuels, de médecins, de scientifiques de haut renom, mais également des écrivains et des musiciens. Citons, à titre d'exemple, un nom bien connu en Allemagne, le chanteur Peter Maffay. Ces hommes et ces femmes qui se sont décidés à quitter leur terre natale à laquelle ils étaient généralement très attachés, ne l'ont pas oubliée, et les ouvrages qu'ils ont publié ou publient encore aujourd'hui en Allemagne ou en Autriche sur leur Transylvanie natale ne manquent pas. Penchons-nous sur l'un de ces écrivains : Hans Bergel.

Hans Bergel est né en 1925 à Rosenau, l'actuelle Rîsnov, près de Kronstadt (Brasov), en Transylvanie. Après la Seconde Guerre Mondiale, il se situe en opposition au régime de Ceausescu ; il tente une première évasion dès 1947, tentative qui échoue. Dans les années qui suivent, il exerce des activités littéraires et publicistiques. Mais se situant toujours en opposition au régime, il est condamné en 1959 à quinze ans de travaux forcés et se voit déchu de ses droits civiques pour une durée de cinq ans. Il parvient à émigrer en 1968 vers la République Fédérale d'Allemagne grâce à l'in-

tervention de l'écrivain allemand et futur Prix Nobel de Littérature en 1999 Günter Grass. Il est toutefois réhabilité la même année par les autorités roumaines. Il s'établit cependant dès cette date près de Munich en Bavière où, de 1970 à 1989, il est rédacteur en chef du *Siebenbürgische Zeitung*, le *Journal de Transylvanie*, journal des Saxons émigrés de Transylvanie publié à Munich.

En 1980, soit douze ans après avoir quitté sa Transylvanie natale, Hans Bergel publie à Innsbruck, en Autriche, un volume intitulé *Siebenbürgen, Bilder einer europäischen Landschaft*¹, titre que nous traduirons par *La Transylvanie, images d'un paysage européen*. Ce titre nous montre d'emblée le souci de l'auteur de situer la Transylvanie non pas dans un cadre strictement roumain, ni même est-européen, mais dans un cadre européen. L'auteur veut nous montrer, dans un volume de cent-vingt pages illustré de nombreuses photos, l'image d'un paysage unique et idyllique. Il introduit son texte par la phrase suivante :

*C'est jusqu'à aujourd'hui l'un des paysages les plus paisibles d'Europe. Une allée et venue, une apparition et disparition de peuplades qui a commencé longtemps avant Jésus Christ la traverse comme le souffle du temps tout puissant, détermine la pulsation des époques et est – semble-t-il – sa loi inexorable.*²

Et comme s'il souhaitait « boucler la boucle », Hans Bergel termine cet ouvrage par cette même phrase qui semble vouloir rassembler toute sa vision intime de sa terre natale. Il ne nous offre ici ni un guide touristique de la Transylvanie, ni un ouvrage géographique ou scientifique, mais une vision poétique et sentimentale de sa terre natale. Il cherche à entraîner son lecteur dans ces lieux magiques et envoûtants de son enfance et nous invite à un voyage quasi merveilleux au pays des Carpates. Il en décrit la géographie, la faune, la flore, mais aussi les richesses culturelles et la diversité ethnique qu'elle nous propose selon un mode très personnel et essentiellement émotionnel. Ainsi cette merveilleuse description poétique du paysage carpatique :

Il y a des soirs de fin d'été pleins d'une lumière lourde et emplie d'une mélancolie à peine descriptible auxquels elles (les Carpates, note de l'auteur) s'étalent, semblables aux bûches incandescentes d'un immense feu qui tressaillit en des couleurs d'or et d'argent. Mais dans la lumière de midi, des durs rayons de soleil venant du sud, les paysans les voient émerger en leurs bords supérieurs comme des plaques de verre brisées sous le coup de la colère. Par temps clair, on peut les voir de l'intérieur le plus profond du pays à partir de n'importe quel repli du sol – oui, l'intérieur des terres lui-même ne ressemble qu'à leur écho, à une série de variations tempérées de leur grand thème. Durant les hivers glaciaux, les vents de tempête ukrainiens apportent en franchissant les cols orientaux entre la Bistritz dorée et le massif de la Vrancea ce ton du froid sec des steppes qui vous pénètre jusqu'aux os. Elles se dressent alors en maîtres de ces hauts plateaux, visibles dans leur brillance en leurs lisières. En août, les vagues incandescentes qui montent de la plaine du Danube en franchissant les gorges et les vallées glaciaires de la chaîne des

*Carpates méridionales s'engouffrent vers le nord avec la même insolence, y coupent aux humains leur respiration et transforme la Transylvanie de Brasov au jusqu'à Cluj-Napola au nord en un enfer brûlant et scintillant.*³

Il s'agit ici d'une description poétique des montagnes des Carpates qui, dans l'original allemand, s'étend sur une vingtaine de lignes et chante la beauté du paysage carpatique. Le style emphatique qui use abondamment d'expressions lyriques fait naître sous la plume du poète une Transylvanie de rêve, pays aux charmes incontournables.

Comme pour étayer sa vision poétique de cette région, Hans Bergel fait appel aux peintres transylvaniens qui ont célébré dans leurs tableaux sa beauté naturelle :

Les peintres des peuples qui vivent ici ont essayé de fixer toutes leurs atmosphères, tous leurs visages en perpétuel changement, ne se sont pas seulement inlassablement efforcés de rendre les chatoiements des jours et des saisons, mais aussi simultanément, avec sensualité, les senteurs des immenses forêts de hêtres et de sapins, de leurs alpages, de leurs paysages fluviaux archaïques et intacts. Il existe des tableaux de peintres transylvaniens sur lesquels ces montagnes sont décrites et contées avec la proximité excitante de l'événement de leur silhouette mille fois changeante – peintes comme sous le joug du caractère de monde primitif de leur nature...⁴

Les descriptions de la beauté carpatique se font toutes selon un mode mystificateur ; H. Bergel a sans cesse recours au superlatif. Il met particulièrement en relief la beauté des paysages dont il ne tarit pas de faire l'éloge ; il s'agit tantôt de sa « beauté indomptée »⁵, tantôt de sa « beauté majestueuse »⁶. H. Bergel chante la « beauté des hauts plateaux »⁷. Il décrit les montagnes des Carpates comme un « panorama d'une beauté infinie »⁸. Elles font partie des « univers montagneux les plus intacts et les plus variés d'Europe »⁹. Elles sont les « chambres au trésor d'immenses richesses naturelles » ; elles sont le « pouvoir mythique et le centre d'un paysage ». Pour les hommes qui les habitent, « l'eau et la forêt sont les dons les plus importants des montagnes »¹⁰. Ces forêts ne sont en aucun cas de simples forêts communes, mais des « forêts vierges des Carpates chantées mille fois dans les hymnes et les plaintes » ; en elles, « le mystère de l'heure de la Création vit comme au premier jour. »¹¹

Quant aux cours d'eau qui sillonnent les Carpates, ils contribuent, eux aussi, à conférer au paysage son caractère unique :

Une cinquantaine de cours d'eau émergent des Carpates orientales et méridionales. Ils coulent dans toutes les directions, traversent plusieurs pays et se jettent tous dans le Danube. Mais les fleuves qui jaillissent des flancs intérieurs des hauts plateaux imposent une topographie inhabituelle, même déroutante ; bien que très proches les uns des autres à la source, ils s'éloignent les uns des autres, comme mus par une centrifugeuse invisible.¹²

Ces cours d'eau se jettent, pour parfaire l'image idyllique que nous venons d'évoquer, dans des « lacs de rêve »¹³. La description topographique des cours d'eau transylvaniens allie ainsi les éléments objectifs à la grande subjectivité du poète.

Cette image bucolique se voit à plusieurs reprises confortée par une autre idée, la « Unberührtheit » de tout ce qui est carpatique, c'est-à-dire son caractère « intact », en quelque sorte « originel », des paysages carpatiques, là où la société n'a pas encore marqué le sol de son empreinte. Pour Hans Bergel, le pays des Carpates semble d'ailleurs vivre hors du temps :

*Dans ces hautes terres, il n'y a rien qui ne vienne de ces montagnes. ... Elles sont le pouvoir mythique et le centre d'un paysage qui est le r paysage – par delà les peuples qui les ont jamais habitées, qui l'habitent aujourd'hui et l'habiteront à l'avenir.*¹⁴

L'hymne de louange adressé aux Carpates et à la Transylvanie ne se limite pas chez H. Bergel à une description topographique transfigurée des lieux ; il englobe aussi les richesses économiques naturelles du pays. H. Bergel mentionne en premier lieu la présence de l'or sur le territoire transylvanien dont il affirme que l'exploitation est l'une des plus anciennes en Europe :

*Dans les cours de leurs fleuves et de leurs ruisseaux ... tout comme dans les veines de quartz de leurs roches plutoniennes se trouve l'or le plus anciennement documenté d'Europe. L'extraction de l'or en Transylvanie est prouvée au plus tard à l'époque où les Egyptiens lavaient leurs grains d'or dans le Nil bleu – soit deux mille ans avant Jésus Christ. ... Au Bas- et au Haut Moyen-Age, la plupart de l'or provenait encore des mines et des fleuves des Carpates.*¹⁵

Cette référence au passé millénaire de l'extraction de l'or dans cette région nous dévoile la fierté de l'auteur par rapport à sa terre natale. La même fierté se retrouve lorsqu'il s'agit de l'extraction du sel. H. Bergel nous la décrit avec tout autant d'enthousiasme que celle de l'or :

Cette forte artère du sel qui sort des montagnes et traverse les hautes terres attirait déjà les peuples de chevaliers, de bergers et de paysans de la Préhistoire. Elle y a fait naître, le long des lacs salés et des salines, l'une de ces légendaires routes du sel mal famées pour la possession desquelles partout où elles menaient à travers l'Europe – que ce fût la route de Hallstatt dans le Salzkammergut ou bien de la salle franconienne – on combattit pour la simple survie par le meurtre, l'homicide et la ruse...¹⁶

H. Bergel mentionne ensuite les différents minerais et minéraux que l'on peut trouver dans sa terre natale et au nombre desquels il évoque plus particulièrement la présence de « l'un des marbres les plus précieux de la terre »¹⁷.

C'est donc dans ces paysages bucoliques que se meuvent animaux et humains. Les forêts des Carpates sont, selon H. Bergel, peuplées d'animaux légendaires ; il

cite l'aigle royal, le chamois, le sanglier, mais celui qui est, selon lui, le « roi de ces forêts de montagnes », c'est « le grand ours brun des Carpates » qui fait partie des « géants parmi les ours ». Malgré sa taille impressionnante, H. Bergel lui prête une « souplesse qui semble incroyable ». Dans la suite de sa description, il magnifie en quelque sorte l'ours brun des Carpates :

Parmi tous les peuples de Transylvanie, l'ours des Carpates est l'incarnation d'une force inébranlablement calme, oui, même de sagesse Dans le conte, dans le poème populaire, dans les blagues, dans la littérature des peuples de ces hauts plateaux – des Roumains, des Allemands, des Hongrois et des Tsiganes – il apparaît inchangé, comme si c'était toujours le même ; tous éprouvent le même sentiment à son égard. Avec la grande masse sombre de sa silhouette, il ne porte pas seulement son caractère énigmatique, mais également cette marque de l'au-delà dans les imaginations et dans les rêves.¹⁸

Ce n'est donc pas l'ours brun qui fait naître – comme c'est souvent le cas dans les récits occidentaux mettant en scène cet animal - la peur chez les humains, ni celui des représentations traditionnelles de l'ours comme animal de cirque, mais un animal qui stimule positivement les imaginations et semble même être le symbole de la sagesse face à l'agitation humaine. Un peu plus loin dans le texte, il évoque « le rayonnement magique de l'animal ».

Si la Transylvanie est, dans l'imaginaire de bien des Occidentaux, étroitement associée à la figure de cet « ours brun », elle ne l'est pas moins à celle des châteaux forts mystérieux, et essentiellement au mythe de Dracula et de son château hanté. H. Bergel, dans cet ouvrage, ne tombe à aucun moment dans ce cliché, même si remparts, châteaux forts et villes fortifiées y occupent une place de choix. L'auteur nous les présente la plupart du temps comme de précieux héritages d'un passé glorieux. Ils s'inscrivent selon lui pleinement dans l'atmosphère de la région, une atmosphère profondément marquée par la tristesse et la mélancolie :

Celui qui traverse la région les voit s'élever tantôt comme des géants gris, tantôt comme des gnomes d'un rouge blême au-dessus des toits des localités. Ils sont toujours rongés par le temps, toujours entourés par le souffle d'une sombre mélancolie. Et toujours marqués par une gravité impitoyable. Ils ne sont pas le résultat de la joie architecturale distraite de quelques riches aristocrates, ni du besoin de domination ou de faste de rares brutes. Ils sont nés d'une nécessité pure et sans pitié. ... Leur apparition est marquée par le regard jeté dans la figure grotesque de l'horreur, comme elle s'est brisée des siècles durant sans interruption sur les Carpates et s'est précipitée sur eux. Avant eux, il y avait toujours le néant. Ils furent les premiers briseurs de tempête. C'est pourquoi leur gravité est leur pathos. Ils sont sans exception l'expression d'une détermination d'aller jusqu'à la mort soumise à la volonté divine. Ils ne peuvent pas et ne veulent pas esquiver : geste du sort du sédentaire dans le paysage horizontal du nomade.¹⁹

Nous constatons ici qu'il ne s'agit pas encore une fois d'une description géographique des richesses architecturales de la Transylvanie, mais de leur transfiguration qui s'opère maintenant selon un mode romantique, faisant appel au pathétique créé par des atmosphères subjectives dans la conscience de l'auteur, à en prendre à témoin les expressions utilisées telles que « la figure grotesque de l'horreur » ou bien encore « les premiers briseurs de tempête ». Le lecteur se voit ainsi plongé dans un monde envoûtant et magique. H. Bergel procède d'ailleurs de façon analogue lorsqu'il évoque les églises fortifiées de son pays natal :

Et là où ils (les monuments, note de l'auteur) émergent en tant qu'églises fortifiées au-dessus des villages et des communes de paysans des hauts plateaux, ils sont de la même manière l'apothéose tant héroïque que modeste de cette fusion de l'en deçà et de l'au-delà, qui nous bouleverse...²⁰

Enfin, comme pour parfaire son tableau positif de la Transylvanie, H. Bergel nous fait une présentation originale de sa population : il nous en montre le caractère multi-ethnique et multi-culturel. Il ne cite aucun chiffre démographique, n'évoque à aucun moment les difficultés de survie des différentes communautés ethniques de son pays d'origine. Pour lui, quatre communautés ethniques, et donc culturelles et sociologiques, peuplent la Transylvanie et il ne veut en voir que les aspects positifs. Ces quatre communautés sont mises sur un pied d'égalité, même si tel n'est pas le cas dans la réalité. Il fait de la Transylvanie une entité sociologique exemplaire, semblable à l'exemple occidental de la Suisse :

Semblable aux Suisses qui sont pour les uns Allemands, pour les autres Italiens, pour d'autres encore Suisses francophones et les quatrièmes des rhéto-romans, les habitants des hauts plateaux devant les Carpates appartiennent. ... à des peuples fondamentalement différents.²¹

H. Bergel décline alors les quatre ethnies qu'il identifie, en quelque sorte à part égale et à l'image de la Suisse, en Transylvanie : les Roumains, les Hongrois, les Allemands et les Tsiganes. Mais au lieu d'avoir recours à la réalité contemporaine qui l'entoure, il se réfère à ce qu'il nomme des archétypes : les Roumains sont essentiellement caractérisés comme des bergers, les Hongrois comme des chasseurs et guerriers, les Allemands comme des paysans et les Tsiganes comme des nomades. Selon lui, nous sommes en présence de quatre identités totalement différentes les unes des autres : « quatre langues dissemblables, quatre mondes de représentations confessionnelles et religieux, quatre tempéraments définissables de manière presque hippocratique et différents les uns des autres. »²² Pour identifier chacun des quatre groupes ethniques et ses caractéristiques, il se réfère aux traditions de l'art populaire, car « la Transylvanie est un paysage d'art populaire incroyablement riche de par son abondance et son étendue d'après les critères occidentaux. »²³ Il s'exerce alors à défi-

nir chacun des groupes ethniques. D'abord les Allemands : « La volonté de réfléchir en planifiant qui lie chaque détail au tout et le comprend simultanément comme porteur du tout » ou bien encore « l'esprit d'ordre comme besoin prioritaire ». Puis il formule à propos des Allemands cette phrase lapidaire : « L'homme sédentaire est à l'ouvrage. »²⁴, voulant ainsi indiquer le caractère réfléchi et posé de l'esprit germanique. Il poursuit sa description de ce même caractère germanique réfléchi en termes élogieux : « Il fonde à long terme, avec un calme mesuré, il indique leur place aux choses qui doivent exister pour des raisons existentielles. »²⁵ Dans le domaine des arts populaires, H. Bergel met en avant la « broderie des Allemands », art dans lequel ceux-ci excellerait. Il en relève le souci de précision et du détail dans la réalisation de ces broderies, en soulignant soigneusement chaque trait distinctif et en les comparant à une œuvre musicale :

*Les frêles ramifications souvent entremêlées de façon unique, mais toujours distinctes sont proches dans leur musicalité des tracés polyphoniques des grands compositeurs. Leur tendance philosophique est évidente, leurs modèles rythmiques étant le miroir intellectuel du monde.*²⁶

Il oppose alors au tempérament allemand l'esprit hongrois : « Quelle différence le pendant hongrois ». Le Hongrois est « passionné » ; la nature hongroise se définit selon lui selon deux éléments, les couleurs et les danses populaires. En ce qui concerne les couleurs qui caractérisent cette essence hongroise, elles sont « crues et défiantes, les contrastes – du vert et du rouge criard sur du blanc »²⁷. H. Bergel se sert de nouveau de l'exemple des broderies pour illustrer son propos : « Avec une puissance qui déconcerte parce qu'elle apparaît comme imprévisible et incalculable, les flots ornementaux essaient et prolifèrent dans toutes les directions. »²⁸ Quant aux danses hongroises, elles sont liées, selon H. Bergel, à la figure du cavalier qui monte les chevaux sauvages de la steppe.

*Ce sont des danses – écrit-il – qui se dansent comme si le danseur était assis sur le dos du cheval et le corps élastique de l'animal qui court le lançait en l'air ; ses jambes se heurtent en rythmes comme si elles frappaient contre les flancs du cheval au galop.*²⁹

Autre signe distinctif de la culture hongroise de Transylvanie que souligne H. Bergel : leur sculpture sur bois, notamment visible sur les portails des fermes des paysans hongrois habitant cette région. La description de ces portails se fait de nouveau selon un mode subjectif et quelque peu romantique, du moins bien éloigné du style que l'on peut rencontrer dans un guide touristique traditionnel :

Le caractère sauvage difficile à dompter, cette exagération de cet ancien peuple de cavaliers qui méprise tout calcul se retrouve dans les magnifiques sculptures sur bois qui figurent sur les portails des fermes des Hongrois qui habitent sur le pourtour intérieur

des Carpates orientales. Luttant contre toute contrainte – semble-t-il –, la composition bouillonnante des entailles et des encoches veut briser les arêtes du tronc d'arbre que l'on va ciseler et en même temps aller au-delà d'elles...³⁰

Les Roumains, de leur côté, se voient selon lui le mieux caractérisés dans leur nature par leurs danses populaires. Ce sont, selon lui des « danses de bergers », et ces danses de bergers sont l'expression même de l'âme populaire roumaine. Ce sont des danses qui « dans la joie et dans la tristesse, se comprennent comme expression spontanée au-delà de la langue »³¹.

Enfin, dernier groupe ethnique mentionné par H. Bergel, les tsiganes. L'image qu'il nous en livre est, contrairement à bien des opinions, tout à fait positive. Il fait l'éloge des jeunes filles et des femmes tsiganes, de leurs vêtements hautement colorés et de leur nonchalance, expliquant ces traits caractéristiques par le fait que ce peuple aurait toujours subi l'oppression des autres peuples plus puissants qui lui auraient imposés son nomadisme.

Les chaînes scintillantes qui se comptent par douzaines au cou des jeunes filles et des femmes tsiganes, les couleurs bigarrées hyper-criardes et orientales de leurs vêtements, la nonchalance à la moindre occasion – tout ceci n'est-il pas la conséquence du fait qu'on leur ait imposé de s'adapter sur un chemin d'amertume, marqué par la pauvreté et imposé par des peuples trop puissant.³²

Pour conclure ce chapitre sur les quatre groupes ethniques qui peuplent la Transylvanie, H. Bergel souligne l'harmonie et le bon voisinage que celles-ci ont toujours entretenus entre elles :

Au-delà de toutes leurs oppositions, les peuples des hautes terres se sont toujours bien entendus aussi longtemps qu'aucun pouvoir étranger à la Transylvanie ne se soit mêlé du cours de leur propre vie.³³

Ce tableau de la Transylvanie dressé par H. Bergel est donc essentiellement « bucolique ». Le monde des villes en est totalement absent, l'univers industriel moderne tout autant. Dans ce milieu humain décrit, les conflits sociaux ou culturels de notre époque, les problèmes de chômage, de précarité ou de pauvreté, voire de lutte des classes, en sont exclus. L'image de Dracula et des contes fantastiques des Carpates n'apparaît certes à aucun moment, mais malgré cela, H. Bergel nous livre une image très idéaliste, voire passéiste d'une région dont il sait vanter les charmes, mais qu'il omet – sciemment - de replacer dans son contexte actuel.



Notes

1. Hans Bergel, *Siebenbürgen, Bilder einer europäischen Landschaft*, Editions Wort und Welt, Innsbruck, 1980, 120 p.
2. „Sie ist bis heute eine der unruhigsten Landschaften Europas. Ein Kommen und Gehen, ein Auf- und Untertauchen von Völkerschaften, das lange vor Christus begann, durchweht sie wie der Atem der allmächtigen Zeit, bestimmt den Pulsschlag ihrer Epochen und ist – so scheint es – ihr erstes, unerbittliches Gesetz.“ *Ibidem*, p. 5.
3. „Es gibt Spätsommerabende voll eines schweren, von kaum bezeichnender Melancholie erfüllten Lichts, an denen sie wie die verglühenden Scheite eines in Gold- und Kupferfarben zuckenden Riesenfeuers rings um das dunkle Land liegen. Aber im Mittagslicht der südlich harten Sonnenstrahlen sehen die Bauern sie von den Feldern als hellblaue, an den oberen Rändern wie im Zorn zerbrochene Glasplatten aufragen, die eine Hand an den Himmel lehnte und dort vergaß. Bei klarem Wetter sind sie aus dem tiefsten Innern des Landes von jeder Bodenfalte aus zu sehen – ja, das Landesinnere selbst erscheint nur als ihr ausschwingender Nachklang, als eine buntgefächerte Reihe temperierter Variationen auf ihr großes Thema. In den eisigen Wintern treiben die ukrainischen Sturmwinde durch ihre Ostpässe zwischen der Goldenen Bistritz und dem Vrancea-Gebirge jenen Ton trockener Steppenkälte bis herüber, der ins Mark geht. Dann stehen sie erst recht als die Herren des Hochlandes gleißend sichtbar an dessen Grenzen. Mit der gleichen Hemmungslosigkeit schieben sich im August die Glutwellen aus der Donautiefebene über die Schluchten und Gletschertäler der Südkarpatenketten nordwärts, benehmen den Menschen hier den Atem und verwandeln Siebenbürgen von Kronstadt im Süden bis Klausenburg im Norden in eine flirrende Bruthöhle.“ *Ibidem*, p. 15.
4. „Die Maler der hier lebenden Völker haben alle ihre Stimmungen, alle ihre ständig wechselnden Gesichter festzuhalten versucht, haben nicht allein die Farbspiele der Tages- und Jahreszeiten, sondern mit diesen gleichzeitig auch den Duft ihrer endlosen Buchen- und Tannenwälder, ihrer Hochwiesen, ihrer archaischen, ungestörten Flusslandschaften sinnhaft spürbar zu machen sich unablässig bemüht. Es gibt Bilder siebenbürgischer Maler, auf denen diese Berge mit erregender Nähe des Erlebnisses ihrer tausendfach wandelbaren Gestalt geschildert und nachgedichtet sind – gemalt wie im Bann des Urwelthaften ihrer Natur“ *Ibidem*, p. 15-16.
5. „ungezähmte Schönheit“ *Ibidem*, p. 20.
6. „ihre majestätische Schönheit“ *Ibidem*, p. 22.
7. „die Schönheit des Hochlands“ *Ibidem*, p. 20.
8. „das Panorama unendlicher Schönheit“ *Ibidem*, p. 16.
9. „Europas unberührtesten und abwechslungsreichsten Bergwelten“ *Ibidem*.
10. „Wasser und Wald sind die wichtigsten Beigaben der Berge.“ *Ibidem*, p. 20.
11. „jene tausendmal in Jubel und Klage besungenen transsylvanischen Urwälder“ „in denen das Mysterium der Schöpfungstunde lebt wie am ersten Tag.“ *Ibidem*, p. 22.
12. „Rund fünfzig größere Wasserläufe brechen aus den Ost- und Südkarpaten. Sie strömen in alle Himmelsrichtungen, durch mehrere Länder und münden alle in die Donau. Doch die an den Innenabhängen des Hochlands entspringende Flüsse zwingen zu einer ungewöhnlichen, ja, verwirrenden Topographie : obgleich im Quellgebiet nahe beieinander, streben sie, wie von einer unsichtbaren Zentrifuge getrieben, voneinander weg.“ *Ibidem*, p. 20.

13. „Traumseen“, *Ibidem*.
14. „In diesem Hochland gibt es nichts, was nicht von diesen Bergen käme. ... Sie sind die mythische Macht und Mitte einer Landschaft, die i h r e Landschaft ist – über alle Völker hinweg, die jemals in ihr lebten, heute leben und künftig leben werden.“, *Ibidem*, p. 16.
15. „In ihren Fluß- und Bachläufen. ... genauso aber in den Quarzgängen ihres Tiefengesteins lagert das am frühesten in Europa nachgewiesene Gold. Spätestens für die Zeit, in der die Ägypter ihre Goldkörner im Blauen Nil wuschen – zweitausend Jahre vor Christus ... Noch im Hoch- und Spätmittelalter kam in Europa das meiste Gold aus den Minen und Flüssen der Karpaten.“, *Ibidem*.
16. „Die starke, satte Salzader, die von den Bergen führt und durch das Hochland quert, lockte schon die Reiter-, Hirten- und Bauernvölker der Frühzeit an. Sie ließ hier, entlang der Salzseen und der Salinen, eine jener sagenhaften und berühmten Salzstraßen entstehen, um deren Besitz überall, wo sie durch Europa führten – sei es die hallstattische im Salzkammergut, sei es die an der Fränkischen Saale -, mit Mord, Totschlag und List wie um das nackte Leben gekämpft wurde.“ *Ibidem*, p. 16 et 20.
17. „eine der hochwertigsten Marmorarten der Erde“, *Ibidem*, p. 20.
18. „Der Karpatenbär ist bei allen Völkern Siebenbürgens der Inbegriff einer unerschütterlich gelassenen Kraft, ja, sogar der Verständigkeit. ... Im Märchen, im Volksgedicht, in der Redewendung, im Scherzwort, in der Literatur aller Völker dieses Hochlandes – der Rumänen, Deutschen, Ungarn und Zigeuner – kommt er unverändert vor, als wäre es immer derselbe; alle haben das gleiche Gefühl vor ihm. Mit der massigen und dunklen Wucht seiner Erscheinung trägt er nicht nur das Rätselhafte, sondern auch das Jenseitige in ihre Phantasien und Träume.“, *Ibidem*, p. 28.
19. „Wer durch das Land wandert, sieht sie bald als graue Riesen, dann wieder als blassrote Gnome über den Dächern der Ortschaften emporwachsen. Immer sind sie verwirrt, immer umweht vom Atem einer dunklen Schwermut. Und immer vor allem gezeichnet von einem unerbittlichen Ernst. Sie sind ja nicht das Ergebnis verspielter Baufreude betuchter Adelsherren, noch der Herrsch- und Prunksucht weniger Gewalttätiger. Sie entstanden aus nackter, aus gnadenloser Not... Ihre Erscheinung ist geprägt vom Blick in die Fratze der Grausamkeit, wie sie jahrhundertlang pausenlos über die Karpaten heranbrandete und auf sie niederstürzte. Vor ihnen war immer das Nichts. Sie waren die ersten Sturmbrecher. Daher ist ihr Ernst ihr Pathos. Ohne Ausnahme sind sie der Ausdruck einer erschütternd gotterbenen Todentschlossenheit – si können nicht und wollen nicht ausweichen: Schicksalsgebärde des Seßhaften in der horizontalen Landschaft des Nomaden.“, *Ibidem*, p. 50.
20. „Und dort, wo sie als Wehrkirchen. ... über den Bauerndörfern und –gemeinden des Hochlands ragen, sind sie gleichermaßen heroische wie demütige Apotheose jener Verschmelzung aus Diesseitigkeit und Jenseitigkeit, die uns bestürzt macht. ...“, *Ibidem*.
21. „Den Schweizern vergleichbar, von denen die einen deutsche, die anderen italienische, die dritten französische Schweizer und die vierten Rätoromanen sind, gehören die Bewohner des Hochlands vor den Karpaten vier nach Anlage und Art grundverschiedenen Völkern an.“, *Ibidem*, p. 85.
22. „einander unähnliche Sprachen, vier konfessionelle und religiöse Vorstellungswelten, ... vier fast hippokratisch definierbare und voneinander unterschiedene Temperamente“, *Ibidem*.
23. „Siebenbürgen ist eine in ihrer Fühle und Spannweite nach westlichen Begriffen unvorstellbar reiche Volkskunstlandschaft.“, *Ibidem*, p. 92.

24. „Der seßhafte Mensch ist am Werk“, *Ibidem*.
25. „Er gründet auf lange Sicht, er weist in bedachtsamer Ruhe den Dingen den Platz zu, die aus existentiellen Erwägungen Bestand haben müssen.“, *Ibidem*.
26. „Die feingliedrigen, manchmal eigenartig versponnenen, aber immer übersichtlichen Verästelungen sind in ihrer Musikalität den polyphonen Linienführungen der großen Tonmeister verwandt. Ihre philosophische Neigung ist unverkennbar, sind doch ihre rhythmischen Muster das gedankliche Spiegelbild der Welt.“ *Ibidem*.
27. „angreiferisch herausfordernde Grellheit, die Kontraste – knalliges Grün und Rot auf Weiß“, *Ibidem*.
28. „Mit einer Stoßkraft, die verwirrt, weil sie unberechen- und unüberschaubar erscheint, schwärmen und wuchern die Ornamentfluten nach allen Seiten.“ *Ibidem*.
29. „Es sind Tänze, die so getanzt werden, als säße der Tänzer auf dem Pferderücken und der federnde Leib des laufenden Tieres würfe ihn hoch; seine Beine schlagen in Rhythmen gegeneinander, als schlugen sie gegen die Wampen des galoppierenden Rosses.“ *Ibidem*, p. 93.
30. „Die schwer zu zügelnde Ungebärdigkeit, diese alles Kalkül verachtende Überschwenglichkeit des ehemaligen Reitervolkes wird jedoch nicht zuletzt in den herrlichen Holzschnitzereien an den Bauernhofotoren der am Innenrand der südlichen Ostkarpaten wohnenden Szekler deutlich. Gegen jede Gebundenheit andrängend – so sieht es aus – will die brodelnde Komposition der Kerben und Schnitte die Kanten des zubehauenen Baumstammes durchbrechen und gleichsam über sie hinausstürzen. ...“ *Ibidem*, p. 93.
31. „ein Tanz, der sich in Jubel und Trauer als spontaner Ausdruck jenseits der Sprache versteht.“, *Ibidem*, p.96.
32. „Die oft nach einem Dutzend zählenden Glitzerketten am Hals der Zigeunermädchen und –frauen, die orientalisch-übergrelle Buntheit ihrer Kleidung, die Ausgelassenheit bei geringfügigsten Anlaß, ist all dies nicht auch die Folge des Ausgleichszwanges auf einem bitteren, von Kargheit gezeichneten, von übermächtigen Völkern erzwungenen Wanderweg...?“ *Ibidem*, p. 104.
33. „Immer nämlich sind die Völker des Hochlands über alle Gegensätze hinweg miteinander ausgekommen, solange sich keine außersiebenbürgische Macht in den Kreislauf ihres eigengesetzlich verlaufenden Lebens einmischte.“ *Ibidem*.

Abstract:

Hans Bergel: Un écrivain germanophone décrit sa Transylvanie natale

One of the saddest realities of contemporary Transylvania is the extinction of the German minority that has arrived at 0,7% of the population. But the writers, artists or other intellectuals who have chosen to live in occidental European countries never forgot their homeland. Such an example is Hans Bergel, a saxon writer, author of the *Siebenbürgen, Bilder einer europäischen Landschaft* where he offers a poetical and sentimental image of his homeland, Transylvania, an idyllic land where people of different cultures, animals, birds and houses complete a bucolic vision of this mysterious and melancholic space.

Key-words:

Hans Bergel, The Carpathian Mountains, bucolic space.

